

L'étrange petite mère du 224

Francine Allard

Numéro 65, automne 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4791ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Allard, F. (2003). L'étrange petite mère du 224. *Brèves littéraires*, (65), 13–17.

FRANCINE ALLARD

L'étrange petite mère du 224

À ma petite Béatrice, née le 20 juillet 2003

Mireille Thauvette est enfin assise sur le balcon du 224. Je dis « enfin », parce que ça fait des semaines qu'elle a déserté son appartement sans explication. Une concierge a beau vouloir s'avérer discrète, elle n'est pas aveugle non plus. Je m'occupe de mes affaires comme me l'ont demandé les propriétaires monsieur Goldstein et monsieur Goldberg, mais je ne peux m'empêcher de voir les choses et de comprendre les gens s'ils se comportent différemment tout à coup. J'ai un cœur, moi. Cette petite Thauvette, par exemple, rentre à l'hôpital une fois par semestre et moi, par compassion, je lui fais son ménage, j'arrose ses plantes vertes sans qu'elle me le demande pour que son retour soit, chaque fois, agréable. Je ne me dévoue pas ainsi pour tous les locataires. Tenez, au 222 chez monsieur Saindon avec ses odeurs persistantes de Cohibas importés directement de La Havane, je ne me rends jamais sauf pour aller chercher le loyer qui tarde souvent jusqu'à trois jours. Chez le couple Mac Pherson, lui comptable, elle secrétaire, je ne me rends jamais sauf s'ils ont quelque chose à réparer. Un robinet qui fuit, ça les exaspère. Une infiltration d'eau par la fenêtre de leur chambre,

ils m'appellent illico et j'envoie monsieur Taillon du 204 qui est plombier. Et si le vieux monsieur Alfred du 229 a du mal à faire ses piqûres d'insuline, je mande madame Brochu du 215 pour la lui injecter. Les locataires du 220 ne parlent pas français, et ceux du 225 ne parlent à personne.

Moi, j'habite un grand appartement au sous-sol avec mon fils Étienne. Il est étudiant et ne fait pas grand-chose d'autre.

L'immeuble résidentiel de messieurs Goldstein et Goldberg, qu'Étienne et moi avons surnommés *les Gold*, n'a que huit logements. On leur a donné des numéros dans la deux-centaine pour donner l'impression que les Gold possèdent un gros building. C'est pour leurs familles en Israël. Elles aiment penser que leurs fils sont riches, là-bas au Canada. En fait, il n'y a que huit logements et la conciergerie, mon appartement au sous-sol, mais il ne compte pas.

Donc, ce matin-là, la petite Mireille du 224 est revenue de l'hôpital... avec un bébé naissant. Je n'avais même pas remarqué qu'elle était enceinte, dis donc ! Elle s'est assise dans la berceuse sur son balcon et elle s'est mise à bercer son poupon. Madame Brochu du 215 m'a dit que c'était un petit garçon prénommé Samuel. Elle le tient de Mireille elle-même. Paraît que ça été un bel accouchement. Le père ? Pfuitt ! On ne sait pas c'est qui et Mireille a affirmé que c'était un jeune baron français retourné chez lui pour mener quelques affaires, mais elle dit qu'il reviendra la semaine prochaine.

Je suis passée devant le balcon du 224. Mireille était

là, le regard aussi béat que celui d'une madone. Son beau visage fixait la couverture dans laquelle était emmaillotté son petit. Elle lui parlait tendrement et lui faisait, il m'a semblé, des promesses d'avenir. Elle lui disait : « Je t'aime, mon petit diamant ». Elle lui bécotait la tête en donnant des coups de berceau à sa chaise pour l'endormir probablement.

— Mireille, est-ce que je pourrais voir ton petit trésor ? lui ai-je demandé.

— Pas tout de suite, il dort. Il ne faut pas le déranger.

— Je pourrais le bercer si tu veux te reposer.

— Non merci, madame Leduc. Vous êtes concierge, pas gardienne d'enfant. Chaque personne à sa place. Mon petit Samuel, il est bien dans les bras de sa maman, n'est-ce pas mon chéri ? Il faut que je rentre. Je dois lui donner la tétée. Excusez-moi, madame Leduc. À la prochaine.

Le lendemain, temps pluvieux, nuages bas léchant la cime des arbres, Mireille berçait son bébé sur le balcon. Elle avait les traits tirés de celle qui n'a pas dormi.

— Mireille, allez, sois raisonnable. Laisse-moi t'aider. Je pourrais le bercer pendant que tu te reposerai. Tu as l'air d'un cerge de Pâques, lui dis-je.

— Vous êtes gentille mais Rébecca ne veut personne d'autre que sa maman.

Voilà que ce petit, que je croyais être un garçon, s'appelait maintenant Rébecca et était vraisemblablement une petite fille.

— Je croyais que... Samuel, non ? bafouillai-je.

— Des histoires des voisins du 215, encore ? C'est une petite fille, madame Leduc. Une belle petite fille de huit livres. Son papa va être content d'elle.

— Ah, bon. Elle ne pleure pas trop souvent, c'est bien un bébé qui ne pleure pas souvent. Mais quand elle va faire ses dents, tu vas voir. La Castafiore, je te le dis.

— Il faut que je rentre changer sa couche. Elle en a fait un gros, je vous jure.

Mireille entra en pressant son enfant contre sa poitrine avec tout l'amour du monde. Je l'enviais. Mon Étienne était si gentil lorsqu'il était petit. Moi aussi, je le berçais aussi souvent que possible. La fille de monsieur Saindon du 222, elle a un siège à piles qui le font bercer tout seul. On appuie sur ON et le siège se met à vibrer. C'est moins fatigant pour les bras et, d'après madame Saindon, le bébé ne voit pas la différence. Je ne suis pas d'accord.

Le mercredi suivant, un orage terrible. Du vent à écorner les taureaux de Saint-Agapit ! Chez les Mac Pherson du 217, l'eau s'infiltrait sous la fenêtre de la chambre et je dus envoyer un menuisier de ma connaissance pour pallier le plus pressé afin que l'appartement du dessous, le 204, ne soit lui aussi inondé. Je sortis pour aller chercher du mastic à la quincaillerie, et à mon retour, je fus interloquée. Mireille Thauvette du 224, berçait son bébé sur le balcon. Sa petite couverture était trempée et Mireille elle-même donnait l'impression de sortir de la

douche. Un coup de tonnerre ne la fit même pas broncher. Elle chantait une berceuse à sa petite Rébecca. J'accourus.

— Mireille, il faut rentrer. Ton enfant va être malade, voyons !

— Antonio n'attrapera pas la grippe, je l'ai enveloppé dans du plastique.

Le grand air lui fait du bien. Son père sera fier de trouver un fils costaud et en santé, pas vrai, madame Leduc ?

Antonio ? Un fils ? Mais...

J'allais me précipiter dans mon appartement au sous-sol pour téléphoner à la travailleuse sociale du CLSC. La pluie avait cessé. Le soleil allait bientôt réapparaître. Mireille Thauvette se leva, prit deux épingles à linge, plia la couverture à motif de petits lapins, puis l'étendit sur la corde à linge. Ses bras étaient vides.

Les Gold sont très sévères : les locataires n'ont pas le droit d'étendre du linge sur les balcons. Ça fait malpropre et que diraient leurs familles là-bas en Israël en voyant les photos.

Et que dira le baron français quand il saura qu'il n'y a plus ni Samuel, ni Rébecca, ni Antonio ?

Ça m'apprendra à me mêler de mes affaires. C'est ce qu'Étienne me dit tout le temps.